Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 47 (1902)
Heft: 12

Artikel: Des relations entre officiers
Autor: Bitterlin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-338032

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DES RELATIONS ENTRE OFFICIERS

Dans les armées qui nous entourent, le contact s'établit forcément et *naturellement* entre supérieurs et subordonnés par les conditions habituelles de la vie de garnison, par un travail en commun de chaque jour.

Il n'en est pas de même chez nous, où nos courtes périodes d'instruction ne permettent ni au professeur d'observer individuellement chacun des élèves de sa trop nombreuse classe, ni même au chef de connaître par le menu les qualités et les défauts des officiers qu'il a sous ses ordres et avec lesquels il serait appelé à faire campagne.

Il m'a semblé qu'il serait du plus haut intérêt d'essayer de rechercher quel est le meilleur moyen à employer chez nous pour que, dans ce minimun de temps qui s'appelle cours de répétition ou écoles spéciales, les officiers *apprennent* à se connaître mieux, au point de vue militaire tout au moins.

Fouillant pour cela mes souvenirs, me remémorant mes aspirations de jeune lieutenant, et condensant quelques-unes des observations faites chez nos voisins, j'en suis arrivé à me persuader qu'il faut tout de suite, dès la première entrevue, démontrer non seulement la nécessité des relations qui *doivent* exister entre officiers, mais en montrer le caractère.

C'est ce que j'essaie de présenter — d'une façon bien incomplète — dans les trois heures de leçons qui suivent. Si j'ai quelque peu forcé la note dans les deux premières, c'est pour faire ressortir la troisième dont le grave sujet mériterait d'être développé plus longuement et par une plume plus compétente que la mienne.

Nous assistons à l'ouverture des différents cours d'une école centrale, par exemple :

1re heure. A l'instant où l'aiguille marque la seconde indiquant le commencement du cours, la porte s'ouvre lentement. A pas comptés, le professeur s'approche de la chaire après avoir salué d'un geste ou d'un signe de tête les élèves qui se

sont levés à son entrée ; il ramène à lui posément le dossier de sa chaise, s'assied, et, sans lever les yeux sur la classe, donne sa leçon en consultant ses notes. Son débit est lent, clair, précis, comprend toutes les qualités d'un rapport impeccablement bien ordonné ; la phrase bien faite coule naturellement, tranquillement, un peu grave. On sent celui qui non seulement possède son sujet à fond, mais qui en outre en a poli la forme, nuancé les périodes par une ponctuation exacte et complète. Si le sujet traité l'exige, le professeur se lève lentement, repousse sa chaise sans faire de bruit, descend de même l'unique marche de l'estrade, et, après avoir choisi le morceau de craie le mieux taillé qu'il trouve dans la boîte placée devant lui, il démontre à la planche noire le point à développer, la situation à éclaircir, par quelques lignes proprement tracées, juste le nombre de courbes nécessaires pour montrer le mouvement de terrain, appuyant de la voix et du geste sur le point principal ; le tout clairement et judicieusement orienté. La démonstration terminée, il reprend sa place, tourne la page laissée sur son pupitre, et continue son exposé clairement, sans une défaillance, sans une faute choquant la syntaxe ou l'oreille, puis, les cinquante-cinq minutes écoulées, il se lève, range soigneusement ses notes, les place symétriquement sous son bras. Sans avoir regardé la pendule une seule fois, il quitte la salle après s'être légèrement incliné pour répondre au salut de ses élèves.

2e heure. La pendule marque dix heures cinq. Un pas précipité retentit dans le corridor ; la porte s'ouvre en ouragan, et, tout en accrochant bruyamment son sabre à l'une des patères, la casquette jetée sur le premier banc à proximité : « Bonjour messieurs ! bien dormi ! rentrés tard après le concert ? » La main tâte fiévreusement et successivement toutes les poches du veston : « Diable, oublié mes cigarettes ! » Toutes les mains se tendent, une boîte au bout des doigts, le plus habile a déjà fait flamber l'allumette. « Merci, merci ! » Le professeur s'est mis à califourchon sur une chaise, en s'appuyant à l'un des pupitres, continue la conversation commencée pour donner de la « Stimmung », secouer la classe endormie par quelques heures de théorie, se mettre en communication avec ses élèves avant de commencer la leçon. Mais le temps s'écoule : « Où en sommes-nous restés la dernière fois ! » Il bondit au pupitre, en soulève le couvercle, y retrouve ses no-

tes éparses, jetées là lors de la dernière leçon : « Nous avons vu le déploiement du combat, sauf erreur ; voici l'introduction, — il continue, tout en fouillant dans ses notes, à les embrouiller davantage — Ah ! nous allons continuer aujourd'hui par la poursuite ou la retraite ; mais l'acte décisif ! où est l'acte décisif ? Nous n'avons pas traité l'acte décisif, le troisième moment du combat ! Tant pis ! ferons ça la prochaine fois ! Bigre, déjà dix heures quarante ? Pas possible ! Quelle heure avez-vous ? Cette pendule avance, pas vrai ? Mes chers amis, employons bien ces dernières minutes : une petite répétition ne sera pas de trop. Voulez-vous que nous revoyions le service de sûreté ? Non, comme nous ferons cette après-midi un exercise de cantonnement, reprenons le chapitre du logement ! »

Mais l'heure a passé ; le chef de compagnie lance des regards éperdus à la pendule qui continue d'avancer imperturbablement ; les camarades se poussent du coude : « Dis-lui qu'il est l'heure, nous n'aurons pas le temps de prendre l'air, de lire notre correspondance ». Mais le professeur se lève précipitamment, enjambe son pupitre, se plaque en deux temps sa casquette sur la tête, reprend son sabre sans s'arrêter, et sort au pas de course... en laissant là ses gants.

3e heure. C'est la première leçon d'un nouveau.

« Messieurs et chers camarades,

» Je voudrais, avant de commencer mes cours, ébaucher en quelques mots, comment je me représente les relations qui doivent exister entre vous et moi, pour que la manière dont nous travaillerons ensemble soit profitable aux uns et aux autres.

» D'abord, vous m'obligerez en ne me considérant pas comme un « pion ». Il y a bien peu de temps que j'étais assis à la place que vous occupez, et vous voudrez bien voir avant tout en moi un camarade.

» Entendons-nous, messieurs : je n'entends pas par camarade celui qui, après une bon dîner par exemple, boit plusieurs « fleurs » et tout autant de « restes » au vis-à-vis qui lui répond Schluck pour Schluck. Ni même celui qui, au dessert, donne le signal du ban ou des trois « hourras » de circonstance pour récompenser les vers qui viennent d'être dits. Pas même l'ami qui bras dessus bras dessous vous a reconduit à votre porte le dernier soir de l'école d'aspirants et, réconciliant

avec peine votre clef d'entrée avec la serrure de votre chambre, a réussi à vous faire passer le reste de la nuit dans un fauteuil ; pas même celui-là, dis-je, n'est pour moi nécessairement un camarade au sens que j'applique à ce terme.

» Etre camarades, à l'école où nous sommes, c'est avant tout chercher à établir la communication entre vous et moi ; pas celle des formes, officielle, qui consiste à vous lever quand j'entre dans cette salle ; à m'annoncer le nombre des présents, et à m'apprendre en m'appelant « mon major » que vous reconnaissez un supérieur donnant la leçon. Non, j'entends que, dès l'instant où nous sommes réunis et une fois les manifestations réglementaires ou officielles accomplies, nous soyons ensemble en communication d'idées, et non seulement vous et moi, mais « NOUS » avec le sujet qui fait l'objet de la leçon.

» Cette liaison est indispensable entre l'élève, le professeur — si vous voulez me permettre d'employer ce terme — et le sujet traité, pour que ce dernier puisse l'être avec fruit, et surtout, pour que, de toutes les nombreuses branches qu'il nous faut passer en revue, il reste quelque chose de précis de chacune d'elles à la fin de l'école.

» Comment arriverez-vous, messieurs, à travailler durant ces six courtes semaines de telle façon qu'il vous reste quelque chose d'utile non seulement pour les semaines qui suivent, mais pour toute votre vie d'officier?

» A quoi serviraient les notes que vous allez prendre si, à la fin de chaque leçon, je ne vous autorisais pas à me demander de revenir sur tel point qui vous a paru peu clair, si je ne vous priais pas de m'interroger chaque fois qu'en vous-même vous vous étiez fait une idée autre de la façon de résoudre tel ou tel problème, de m'interrompre même lorsque dans l'exposition du fait votre raisonnement particulier se trouve momentanément en contradiction avec le raisonnement de celui qui enseigne. Et, messieurs, si vous croyez reconnaître à ce simple exposé que cette manière est la bonne manière de bien travailler, comment pourrions-nous l'appliquer dans des leçons où l'élève ne serait pas en communication avec le maître ! où toute la classe ne serait pas en communauté d'idées avec le sujet !

» Vous voyez que j'avais raison de définir d'abord ce titre de « camarade » avant de vous rappeler les autres qualités nécessaires au maître comme à l'élève pour que cette école donne

de bons résultats, pour qu'en sortant d'ici vous vous disiez : « Je n'ai vraiment pas perdu mon temps. »

» Nos règlements, messieurs, parlent des devoirs de l'officier et des qualités qu'il doit posséder. Aussi le développement d'un sujet aussi important n'entre-t-il pas dans le cadre des quelques observations que je m'étais promis de vous soumettre avant de commencer mon cours. Je voudrais seulement attirer votre attention sur la plus indispensable de ces qualités : la conscience. L'officier doit avant tout être « consciencieux ». Ce mot vous est un lieu commun, et plus d'un d'entre vous, tous mes chers camarades, vous vous dites : mais, nous le savons, le sous-officier aussi doit être consciencieux, chacun doit l'être.

» Messieurs, je ne dirai pas qu'il est plus difficile de l'être ici que partout ailleurs peut-être, qu'avec une classe aussi nombreuse que celle-ci, le contrôle de notre travail journalier est difficile, presque impossible — et personne ne considère ce contrôle comme indispensable —, mais je dirai seulement qu'il est plus facile de se relâcher : pour quelques-uns la fatigue du cheval, pour d'autres ces heures suivies de théorie en chambre auxquelles leurs habitudes civiles ne les ont pas préparés, un troisième veille un peu tard le soir sans s'apercevoir qu'il n'y était pas accoutumé chez lui. Bref, vous devez réfléchir, messieurs, à tous ces mille riens qui se traduisent, le matin surtout, par une certaine fatigue que ni vous ni moi ne désirons voir se manifester sur les bancs de notre salle de théorie.

» En résumé, laissez-moi vous dire, en camarade que je vous suis devenu maintenant, et en d'autres termes : que je compte sur vous pour mener à bien le dur travail que nous entreprenons ensemble ; que je vous prie d'abuser de moi non seulement par vos questions dans la salle de théorie, mais par les plaisirs que vous me feriez en venant, tout en fumant une cigarette, m'entretenir de ce qui concerne la petite armée de notre cher pays. Si nous sommes peu nombreux, ne nous lassons pas de répéter qu'on peut par la qualité remédier au petit nombre, et c'est sur vous, messieurs, que la Patrie compte pour cela, car cette qualité d'un armée dépend de ses chefs, de ses officiers, de vous en un mot.

» Ceci dit : commençons..... »

Colombier, juin 1902. BITTERLIN, major.